



LAILA
IBRAHIM

UN GRAIN DE
MOUTARDE

ROMAN


CHARLESTON

LAILA IBRAHIM

UN GRAIN DE MOUTARDE

États-Unis, 1868

Dix ans se sont écoulés depuis que Lisbeth Johnson a trahi sa famille et quitté la riche plantation de son enfance pour épouser un abolitionniste. Dix ans au cours desquels elle a espéré chaque jour recevoir un signe de pardon – en vain. Jusqu’à cette fin d’après-midi où une lettre la convoque au chevet de son père mourant. Est-il enfin l’heure, alors que la guerre de Sécession a pris fin depuis trois ans déjà, de panser les plaies du passé ? Sans hésiter, Lisbeth entreprend le voyage vers son Sud natal.

Mais à Fair Oaks, le temps semble s’être arrêté. Et lorsque Lisbeth croise le chemin de son ancienne nourrice, Mattie Freedman, elle-même de retour avec sa fille Jordan dans la plantation où elles ont connu l’esclavage, les trois femmes se retrouvent confrontées au racisme, à l’injustice et à la violence qui ravagent toujours le sud du pays. Pour se libérer de leur passé, elles devront faire preuve d’une force et d’un courage extraordinaires...

« PUISSANT. BOULEVERSANT.
MARQUANT. SAISSANT. LE RÉCIT
DE LAILA IBRAHIM M’A SUBJUGUÉE. »

Tiphaine, de @je.lis.mes.envies

Traduit de l’anglais par Marie-José Thériault

21,90 €

Prix TTC France

ISBN : 978-2-36812-693-6



9 782368 126936

Rayon : Littérature étrangère

Design : Caroline Gioux

Illustration : © Cavan Images / Getty Images

© Elenamiv / Shutterstock



CHARLESTON

www.editionscharleston.fr

NOTE DE LA TRADUCTRICE

Le langage quasi vernaculaire des personnages noirs de ce roman présente en traduction une difficulté pour laquelle il n'y a pas de solution toute faite. Je dis « quasi vernaculaire », car il n'est que modérément idiomatique, ce qui ne diminue en rien le problème de sa traductibilité.

Impossible, en effet, de le rendre par du « petit nègre » (créé au début du xx^e siècle pour être utilisé dans certaines colonies françaises), par un créole martiniquais, guadeloupéen ou haïtien, ni même par le français cadien (*cajun*) des Acadiens exilés en Louisiane ou encore le créole des Noirs louisianais. L'un ou l'autre de ces choix aurait produit des nonsens, géographiques et autres, et dans certains cas, des problèmes de lisibilité.

Il fallait donc trouver un équivalent crédible qui aille au-delà de la simple élision et de l'absence de négation, mais éviter à tout prix de recourir à un patois ou un argot, quels qu'ils soient, ou d'introduire des éléments de vocabulaire incongrus qui auraient eu pour effet de

catapulter les personnages noirs du roman de la Virginie esclavagiste jusqu'en France.

Une solution consistait à façonner une syntaxe qui s'inspire très librement de celles des parlers cadien et acadien, créole louisianais et québécois régional (bas du fleuve Saint-Laurent, Gaspésie, etc.), puisque ces parlers partagent de nombreuses caractéristiques en raison de leurs origines souvent communes (pour simplifier : français régional, surtout poitevin-saintongeais, vocabulaire maritime du XVIII^e siècle, langue parisienne de la même période, etc.) et des parcours migratoires nord-américains qui les ont influencés.

Le résultat de cette hybridation très libre n'est pas parfait, bien entendu, et il ne plaira certainement pas à tout le monde, mais il m'a semblé être la solution la plus appropriée dans les circonstances.

Quelques exemples :

Maintenant : *là tout suite*

Quand affirmatif : *là que*

Si : *si que*

Est-ce que, comment : *c'est-y que, comment que*

Il faut : *y faut*

Nous, vous : *nous autres, vous autres*

Il, ils : *y (parfois suivi de z- pour la grammaire ou l'euphonie)*

Tu : *élide devant une voyelle*

J'ai : *j'as*

Je vais : *je vas*

Difficile : *dur*

Mmh-hmm (pour oui) : *reste tel quel*

Comme (parfois) : *comme que*

Et, et puis : *et, et pis, et pis avec, et avec*

Pas de négation

Quelques élisions

Pas de subjonctif ; exemple : *je suis content que t'es ici*

De temps à autre, la particule -là qui sert à marquer l'insistance ; exemple : *oublie pas-là.*

*En signe de reconnaissance envers tous ces gens, connus
ou inconnus, dont les semences d'amour et de justice ont éclos
de mon vivant, et pour les occasions qui m'ont été données de
leur emboîter le pas.*

*À Maya, Kalin et Rinda : mon amour pour vous est gros
comme la terre et grand comme le ciel.*

« Section 1. Ni esclavage ni servitude involontaire, si ce n'est en punition d'un crime dont le coupable aura été dûment condamné, n'existeront aux États-Unis ni dans aucun des lieux soumis à leur juridiction. »

« Section 2. Le Congrès aura le pouvoir de donner effet au présent article par une législation appropriée. »

Treizième amendement de la Constitution des États-Unis

« Oui, vous dis-je, si vous aviez de la foi, gros comme un grain de moutarde, vous diriez à cette montagne : Transporte-toi d'ici là, qu'elle le ferait. »

Mathieu 17, 20

LES PERSONNAGES

Jordan Freedman : institutrice de 20 ans vivant avec ses parents à Oberlin, dans l'Ohio

Mattie Freedman (m'man) : mère de Jordan

Emmanuel Freedman (p'pa) : père de Jordan

Samuel Freedman : frère de Jordan

Nora Freedman : belle-sœur de Jordan

Otis Freedman : neveu de Jordan

Lisbeth Johnson (maman) : fermière de 30 ans vivant à Oberlin, dans l'Ohio

Matthew Johnson (papa) : son époux

Sadie Johnson : fille de Lisbeth, 6 ans

Sammy Johnson : fils de Lisbeth, 9 ans

Ann Wainwright (mamie Wainwright) : mère de Lisbeth

Jonathan Wainwright (papy Wainwright) : père de Lisbeth

Jack Wainwright : frère de Lisbeth

Julianne Wainwright : belle-sœur de Lisbeth

Johnny Wainwright : neveu de Lisbeth

Emily Smith : demi-sœur de Lisbeth

William Smith : époux d'Emily

Willie Smith : fils d'Emily

Ari et Winnie Smith : beaux-parents d'Emily

Mary Bartley : amie d'enfance de Lisbeth

Daniel Bartley : époux de Mary

Emma : gouvernante de Mary

Les enfants de Mary : Danny, Harry, Rose, Hannah
et Freddy

Sarah : cousine de Jordan

Sophia Rebecca : fille de Sarah

Ella Georgia : fille de Sarah

Edward Cunningham : ex-fiancé de Lisbeth ; propriétaire de White Pines

Alfie et Alice Richards : nouveaux propriétaires de Fair Oaks, la plantation où Lisbeth et Mattie ont vécu

Mamie Johnson : belle-mère de Lisbeth

Papy Johnson : beau-père de Lisbeth

Mitch Johnson : beau-frère de Lisbeth

Michael Johnson : beau-frère de Lisbeth ; vit en Californie avec son épouse et ses enfants

Maggie Johnson : épouse de Michael

Aurelia et Emma Johnson : enfants de Michael et Maggie

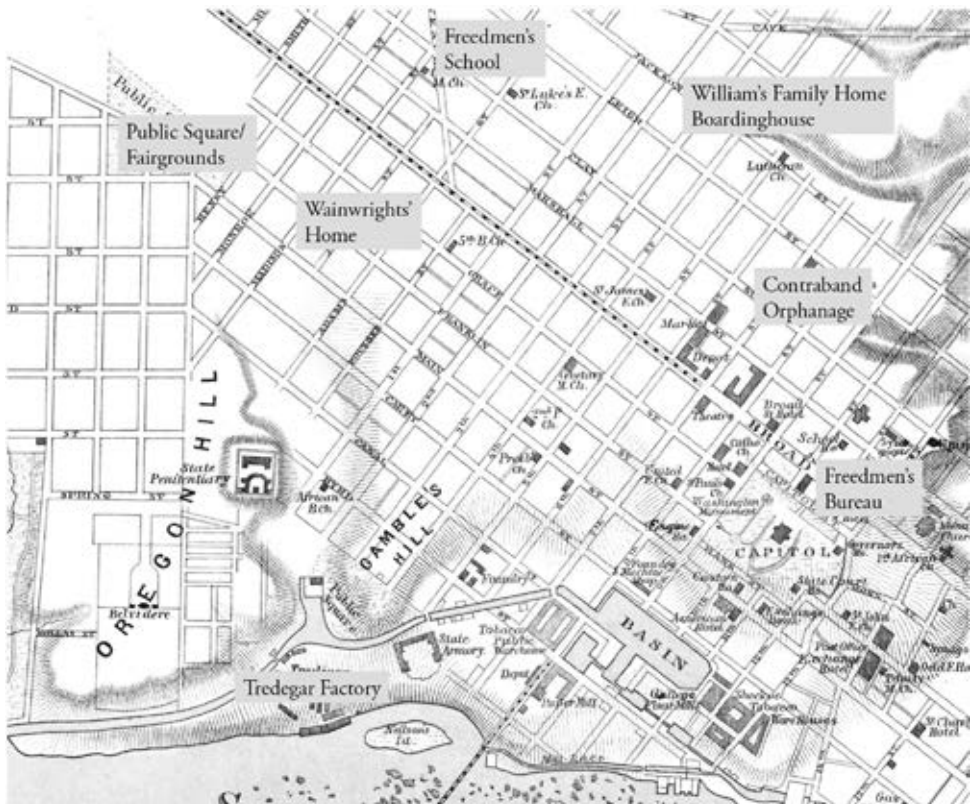
M^{lle} Grace : logeuse de la pension où habitent Jordan, Mattie et Samuel

Mme Avery : directrice de l'orphelinat pour
*contrabands**

Tessie : pensionnaire de l'orphelinat

* *Contrabands*. Littéralement, *contrabands of war*, c'est-à-dire « butin de guerre » – puisque les esclaves étaient la « propriété » de l'ennemi. Pour simplifier, ce terme courant durant la guerre civile américaine désignait certains esclaves fugitifs ou encore ceux qui avaient rejoint l'armée de l'Union. L'armée de l'Union et le Congrès des États-Unis décidèrent en août 1861 de ne pas les rendre à l'ennemi, de les payer pour travailler et de les instruire (adultes et enfants). Il n'y a aucun équivalent français pour ce terme. *Toutes les notes sont de la traductrice.*

RICHMOND, VIRGINIE, 1868



PROLOGUE

JORDAN

1868

J'AI UNE CHOUCROUTE, même si une institutrice n'est pas censée en avoir. L'automne dernier, le premier jour de la rentrée, Sadie Johnson a glissé sa main dans la mienne, m'a regardée de ses yeux bleu clair et elle a annoncé en zézayant un peu :

— C'est ma première journée à moi aussi.

Mon affection pour cette adorable enfant blanche est née aussitôt et a grandi tout au long de l'année scolaire.

M'man dit que je ressens envers elle une sympathie particulière parce qu'elle est la fille de Lisbeth, mais je ne suis pas d'accord – je connais à peine Lisbeth. Une fois l'an, elle s'amène et offre à la famille un panier plein de douceurs de Noël. M'man et elle s'échangent les dernières nouvelles, puis elles se donnent une longue accolade avant que Lisbeth ne sorte à nouveau de notre vie jusqu'au Noël suivant. M'man dit que l'affection de

Lisbeth s'est gravée dans mon âme longtemps avant que je puisse m'exprimer ou penser, mais à mon avis, m'man parle pour elle-même, pas pour moi.

Lisbeth et m'man comptaient beaucoup l'une pour l'autre, *avant*. Ce que je sais de cet *avant* me vient seulement des récits qu'on m'en a faits. Ces évocations des quartiers des esclaves, de la grande maison et des champs sont pour moi comme des mythes grecs. Je n'étais qu'un bébé quand m'man s'est enfuie avec moi de la plantation pour aller retrouver p'pa et Samuel à Oberlin. Je ne me considère pas comme une esclave libérée, mais m'man ne me laisse jamais oublier qu'il fut un temps où nous étions tous asservis, que cela me plaise ou non. Mon nom de famille lui-même m'interdit, tout comme au reste du monde, de l'oublier : Freedman – « l'affranchi ».

Mes parents sont fiers de leur histoire, avec raison. Je leur suis reconnaissante de tout ce qu'ils m'ont donné. Sincèrement, je le suis. Mais ils ne me comprennent pas, et je pense qu'ils ne pourront jamais me comprendre. Le gouffre qui sépare leur vie de la mienne est vraiment trop profond.

LISBETH

Oberlin, Ohio, été 1868

LISBETH MÉLANGEAIT LA PÂTE DES PETITS PAINS du dîner quand Matthew entra dans la cuisine l'enveloppe à la main. L'écriture soignée de sa mère sur le papier blanc lui sauta aux yeux. Elle n'interrompit pas son geste et ne dit rien, mais son corps se tendit aussitôt comme un lièvre qui sent l'odeur du renard.

Matthew s'approcha d'elle par-derrière pour l'embrasser sur la joue. Puis il salua Sadie, qui écossait des pois à la table en bois nu, la souleva de sa chaise et la serra fort contre lui en laissant baller ses jambes.

Lisbeth sourit. L'affection de Matthew pour leurs enfants ne manquait jamais de l'émouvoir. Sa mère ne parvenait pas à comprendre la joie que lui procuraient ses tâches domestiques quotidiennes et l'amour de sa famille. L'ambiance chaleureuse de leur douillette